

Une farce

Pas un seul habitant de la province de Gharbia n'a douté que nous possédons un gouvernement puissant, ingénieux et capable — un gouvernement qui excelle à mobiliser les troupes, à assiéger les villes, à prendre d'assaut les positions dangereuses et à repousser les armées en marche. La Gharbia fut, le lundi, le théâtre de cette bravoure sans limites. Ce qui est étrange, c'est que le communiqué de félicitations n'a pas encore été émis par le ministre de l'Intérieur à l'adresse des troupes et de la police qui surent si bien inscrire à leur actif et à celui de leurs commandants cette victoire brillante et irréprochable.

Il est certain que les Égyptiens peuvent dormir sur leurs deux oreilles désormais. Car il a été établi qu'ils disposent d'une telle force défensive et d'une telle habileté dans son exercice qu'elles les protégeront de l'agression des agresseurs et de l'avancée de ceux qui voudraient marcher sur eux. Tout État, grand ou petit, qui s'imagine pouvoir convoiter l'Égypte, marcher sur elle ou porter atteinte à l'un quelconque de ses droits, peut être assuré qu'il sera repoussé dans cette ambition. Les espoirs seront déçus, les désirs prouvés vains, la honte s'abattra sur un tel État et les temps s'obscurciront devant lui. Car l'Égypte a des soldats et des drapeaux, l'Égypte a de la force et de la vigueur, l'Égypte a des commandants qui savent gérer l'avance et la retraite, et qui maîtrisent l'art de repousser le razzieur, d'encercler l'ennemi et de lui couper les routes.

Les Égyptiens peuvent dormir sur leurs deux oreilles désormais — et lorsqu'ils dormiront, ils ont tout le droit de rêver de grandes affaires et d'actes mémorables, tout le droit de recouvrer leur gloire ancienne et leur honneur vénérable, de se voir tels qu'ils étaient aux jours des Pharaons et des Fatimides et des Mamelouks, ou même aux jours de Muhammad Ali le Grand — conquérants et razzieurs, maîtres souverains qui partent en campagne et triomphent, qui guerroyent et l'emportent, leurs bannières victorieuses claquant aux confins de la terre quelle que soit la vastitude des distances qui les en séparent.

Car cet exploit splendide et magnifique accompli par les troupes et la police avant-hier dans la ville de Tantah et ses environs, et sur la route entre elle et Zifta, et sur la route entre elle et Masjid Wasif, est digne de restaurer ces jours-là, de justifier ces rêves et de prouver au monde moderne ce que nous avons prouvé au monde ancien — que notre force est trop invincible pour être vaincue et notre trempe trop farouche pour être brisée, et que ceux qui désirent une vie tranquille et sûre feraient bien de nous estimer et de compter avec nous mille fois et plus.

Qu'ils étaient habiles, les policiers, et que leurs commandants étaient compétents, lorsqu'ils entreprirent de barrer au chef du Wafd l'accès à Tantah — et ils le lui barrèrent. Mais comment le lui barrèrent-ils ? Ils le laissèrent descendre du train et traverser la ville d'un bout à l'autre, tandis que les gens autour de lui le saluaient avec l'amour sincère et l'affection pure qu'ils souhaitaient lui témoigner — si bien que chaque fois que le chef passait devant un groupe de personnes et recevait leur amour, leur affection et leur salut, la police se précipitait sur ces gens et les récompensait de cet amour, de cette affection et de ce salut de la plus belle et de la plus exemplaire des récompenses, leur infligeant de leurs matraques un feu brûlant qui témoignait de cœurs endurcis et d'un courage que seuls les héros les plus exceptionnels connaissent. C'est ainsi que le chef du Wafd visita la ville de Tantah, rencontra ses habitants et eux le rencontrèrent, les

salua et ils le saluèrent — pendant que la police les regardait lui et eux, puis leur infligeait ensuite le châtement le plus sévère.

Quant à ce qui se déroula sur la route principale — parlez des éclaireurs d'avant-garde et des bataillons qui se succédaient, des manœuvres et des stratagèmes, de la servilité et de la prosternation lorsque le chef du Wafd apparaissait à l'horizon, puis de l'arrogance et des fanfaronnades une fois qu'il avait passé. Jusqu'à ce que, lorsque le cortège atteignit la ville de Zifta, il y eut là une merveille des merveilles et un miracle des miracles. Il y avait là le siège serré et la défense méticuleuse, l'étalage des armes et des effectifs, l'étalage de la force et de la puissance, l'étalage de la grandeur et de la majesté. Il y avait là les fortifications qui cerclaient la ville en un anneau complet : des automobiles de toutes sortes alignées en rangs serrés, bloquant chaque issue et chaque passage ; de profondes tranchées creusées dans la terre ; de monstrueux remparts de terre élevés jusqu'au ciel. Les rues de la ville avaient été vidées de leurs habitants, les gens contraints de rester chez eux, toutes communications coupées entre cette ville et les villes et villages voisins. Puis des photographes furent lâchés dans ces rues désertes et ces routes désolées, et les soldats eux-mêmes furent écartés du champ, et les rues furent photographiées telles qu'elles étaient — vides de tout être humain, exemptes de tout mouvement — afin que ces photographies fussent ensuite présentées à ceux que la chose concernait comme preuve que le chef du Wafd n'avait rencontré personne et que personne ne l'avait rencontré dans cette ville. Et pourquoi pas ? Il avait rencontré des gens à Tantah — cela lui suffisait amplement — et il ne devait pas les rencontrer à Zifta. Et pourquoi pas ? Les matraques de la police avaient déjà fait leur œuvre sur les corps de ces gens que le chef du Wafd n'avait « pas rencontrés » à Zifta. C'est ainsi que le Haut Commandement fit preuve de rigueur et de douceur, de dureté et de clémence, de justice et d'équité — il s'acharna sur les gens de Tantah et ménagea les gens de Zifta.

Le Haut Commandement suivit cette même méthode, laissant les gens rencontrer le chef du Wafd à Masjid Wasif tout en prenant des précautions — de minutieuses précautions — ayant déployé des troupes et un train armé et apprêté les matraques de la police pour leur travail sur les corps humains. Jusqu'à ce que, lorsque le cortège approcha de Banha, il y eut le siège et la défense, la prise des ponts et la fermeture soigneuse des routes et des passages. Et qu'y a-t-il d'étrange à cela ? Banha n'est-elle pas une position fortifiée, une forteresse d'une importance considérable, dans laquelle l'ennemi ne devrait ni entrer ni s'approcher — il lui suffisait de la voir, de la contourner et de passer devant elle sans en avoir rien obtenu !

C'est ainsi que fut jouée avant-hier cette histoire à la fois triste et risible. Les gens subirent le châtement, et les gens virent ce qui provoque le rire et apporte du soulagement à l'âme. Et le ministre de l'Intérieur et ses agents dans les provinces démontrèrent ainsi que l'Égypte possède une force irrésistible, une police qu'on ne saurait refouler, et une autorité contre laquelle il n'est point de recours. Il ne manquait à cette histoire habile qu'une seule chose — une chose dont elle avait besoin pour que ses chapitres fussent bien ordonnés et que son effet sur les âmes fût heureux — à savoir une petite mesure de pudeur. Que dis-je ? Il semble que je ne comprends pas l'art du théâtre et ne connais rien de ses principes. Car si l'élément de la pudeur était entré dans cette histoire, ne fût-ce qu'en une quantité infime et dérisoire, une ville paisible et tranquille n'aurait pas subi ce siège, des centaines de soldats n'auraient pas été lâchés sur elle, des tranchées n'auraient pas été creusées dans sa terre et des remparts de terre n'auraient pas été érigés autour d'elle. Si l'élément de la pudeur était entré dans cette histoire, aucun ministre n'aurait pu en

donner l'ordre, aucun gouverneur n'aurait pu l'exécuter, aucun officier ni policier n'auraient pu travailler à son exécution — et les spectateurs de Gharbia auraient été privés d'assister à ce spectacle magnifique : l'État égyptien tout entier déclarant dans l'une de ses provinces quelque chose ressemblant à un état de guerre, déployant sa puissance et sa force, ses soldats et sa police, pour préserver une sécurité qui ne courait aucun danger et pour maintenir un ordre qui ne faisait l'objet d'aucun trouble — et pour écarter deux hommes désarmés rendant visite à un peuple désarmé, qui ne possédait nulle arme et ne nourrissait nul désir de combat.

Oui — si l'élément de la pudeur était entré dans cette histoire, les spectateurs de Gharbia auraient été privés de la représentation de ce récit remarquable, et les lecteurs d'Égypte auraient été privés de le lire et d'apprendre les victoires qu'il a remportées, et l'Orient et l'Occident auraient été privés de saisir la signification de cette histoire et de tirer la leçon de ce qu'elle démontre — que le peuple d'Égypte est encore, louange à Dieu, une force jeune et vigoureuse, une force qui doit être crainte et avec laquelle il faut compter. Louange à Dieu qui a destiné à cette histoire le triomphe qu'il lui a destiné — éveillant en les Égyptiens le sentiment de leur propre force, et éveillant dans le monde le sentiment de la trempe des Égyptiens. Et louange à Dieu qui a permis au chef du Wafd et à son compagnon d'apprendre ce qu'ils ignoraient, et de voir de leurs propres yeux ce qu'ils niaient. Car il a été prouvé par des preuves concluantes et une démonstration éclatante que l'esprit national en Égypte est mort d'une mort dont il n'y a ni retour ni résurrection. Il est mort — nul cœur ne bat à son rythme, nul pouls ne palpète à sa cadence, nul être humain ne le ressent.

Il est mort et est devenu un récit parmi les récits de l'histoire. La preuve en est que les deux hommes traversèrent une province d'Égypte, ou deux provinces, ou plusieurs provinces — et personne ne les vit, et ils ne virent personne — sinon ces troupes massées que l'État n'avait dépêchées que pour leur témoigner quelque modeste marque d'égards et d'hospitalité. Et qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'un vainqueur triomphant daigne accorder à un adversaire vaincu et défait quelque petit salut et un peu d'hospitalité ? Le Haut Commandement, dans son triomphe et sa victoire, voulait simplement offrir à ses adversaires vaincus un salut qui, s'il signifie quelque chose, signifie le raffinement, la considération et les soins attentifs prodigués aux vaincus qui ont déposé les armes.

Vous me demandez alors : quand Dieu accordera-t-il à l'Égypte une part de sérieux, et détournera-t-il d'elle une partie de cette légèreté dans laquelle elle a été si complètement noyée ? Ne vous hâtez pas et ne vous impatientez pas — car il se peut que vous détestiez une chose et qu'elle soit bonne pour vous, et il se peut que vous aimiez une chose et qu'elle soit mauvaise pour vous. Ne vous laissez pas accabler par cette légèreté, car elle contient une consolation pour les chagrins et une distraction des afflictions. Si l'Égypte avait été privée de cette légèreté, si cette plaisanterie avait été détournée de l'Égypte, elle aurait été submergée par les douleurs que subissent ses habitants, par les péchés commis contre elle et par les malheurs qui s'abattent sur elle. Et la conséquence de cet accablement aurait été un grand péril et un mal répandu.

Louange à Dieu qui a béni l'Égypte d'un gouvernement hors du commun — un gouvernement qui blesse de la main droite et panse la blessure de la main gauche ; qui déverse le châtiment d'un côté et en allège l'impact par la plaisanterie de l'autre ; et qui fait de la vie des Égyptiens un mélange tempéré de sérieux et de légèreté, de rigueur et de douceur. Il les prend par la force de

l'adversité et les aide à supporter cette adversité — jusqu'à ce que vienne le jour où les eaux se retirent. Et peut-être ce jour n'est-il pas loin.

Kawkab al-Sharq, 21 juin 1933.